

Bulletin météorologique.

Washington, 1er novembre.—Influences pour la Louisiane.—Temps en partie couvert; plus frais; forts vents du sud virant au nord-ouest.

LA VISITE AUX CIMETIERES.

De toutes les admirables conceptions du Christianisme, la plus touchante, la plus sublime est, sans contredit, l'étrange association qu'il a établie entre la fête de ses saints et la commémoration des morts.

Il a été plus loin encore. De cette commémoration, naturellement lugubre, il a adouciement fait une fête (la Fête des Morts) pour nous apprendre que ce que nous appelons de ce triste nom, n'est qu'un passage de cette vie d'épreuves à une autre meilleure, et que ceux que nous pleurons si amèrement, ici bas, sont plus heureux que nous, là-haut.

Ce culte des morts nous donne la mesure de ce qu'il y a en lui d'infinité tendresse et de divine miséricorde.

Assis, tout ce qui s'honore du titre de Chrétien, dans les deux mondes, se fait-il un devoir d'aller visiter les cimetières, le jour de la Toussaint, à la sortie des temples, qui viennent de retentir des leuanges des élus. Hier, de longues théories d'hommes, de femmes, d'enfants, se dirigeaient pieusement vers les demeures des morts, et allaient déposer quelques fleurs, quelques souvenirs sur les tombes de ceux qui leur ont été chers, et dont ils ont gardé une si tendre et si poignante souvenance.

La Nouvelle-Orléans, nous devons le dire—et c'est ce qui lui fait le plus grand honneur—s'est, de tout temps, distingué, entre toutes les villes de ce continent américain, par son attachement à cette sainte coutume. Pour bien des familles, parmi nous, la Toussaint, ou plutôt la fête des morts, n'a pas commencé, hier; on l'avait préparée bien longtemps d'avance: les uns, se privant de quelques innocents plaisirs, parfois même, de quelques nécessités de la vie; les autres, transformant leur demeure en pieux atelier, afin de pouvoir offrir à leurs chers disparus, une offrande digne d'eux et des regrets qu'ils inspirent.

On n'imagine pas la foule qui se pressait, hier, dans les cimetières de nos différents districts. Le chiffre doit en être énorme. Il faut y avoir, comme nous, passé une partie de la journée, pour s'en rendre compte.

Et quelle profusion de bouquets, de couronnes, de corbeilles, de guirlandes de fleurs! D'où venaient toutes ces roses, tous ces chrysanthèmes, toutes ces immortelles? Nous ne sommes pas riches; nous savons pourtant nous comporter comme des millionnaires, quand il s'agit de fêter ceux que nous avons perdus. Le christianisme a raison: l'homme se vaient vraiment que par le cœur, que par l'amour, sous toutes les formes que ce sentiment peut revêtir.

Pour les vieux Louisianais, les Louisianais de race, le premier pélerinage, en cette journée, anguste entre toutes, c'est le vieux cimetière St-Louis No 1, coin Conti et Basin.

C'est là que sont groupés les restes de nos plus anciennes familles; à eux appartient la première visite; et ce qui reste encore parmi nous de cette noble et vigoureuse population accompli toujours fidèlement son devoir, envers ceux qui ont contribué à donner quelque éclat à notre bonne ville.

Les allées sont étroites et irrégulières: mais le cœur y est, et pour nous, cela vaut mieux que les plus somptueux monuments qui ne sont que la manifestation de l'amour-propre de quelques descendants, enrichis par le hasard en par d'autres moyens peu avouables.

Voici les quelques noms que nous

avons pu recueillir à la hâte sur notre carnet: A. Varney, Fortier, Le Beau, Beauregard, N. Fortier, Le Legrix, Viger, Dufour, Cheslé, Desforz, Marchadé, Bernadet, Dapart, Tricou, Deléry, Armand, David, Gardelle, Durochet, Montamat, Derbidelle, Caraby, Christian, Rocchi, baillon d'artillerie d'Orléans, gardes d'Orléans. On sait que M. Rocchi a été longtemps le chef respecté et l'âme de la colonie italienne, et personne n'ignore la bravoure chevaleresque dont a fait preuve, à Shiloh, le commandant Queyrouz, mort il y a quelques années à peine.

A toutes les portes et dans l'enceinte, se tenait un peleton d'orphelins ou d'orphelines, qui rappelaient à ceux qui entraient que la Toussaint était, par excellence, le jour de la charité, et nombreuses autant que copieuses ont été les réponses faites à ces timides demandes. Au moment où nous entrions, un des sociétaires de la Société Française de Bienfaisance, conduisait quelques uns de ces charmants et intéressants orphelins à un festin que leur avait préparé la société.

Il était difficile de se rendre du cimetière No 1, au cimetière No 2, coin Claiborne et St-Louis.

Les travaux qui se poursuivent de ce côté et les excavations que l'on y pratique, rendent les rues avoisinantes impraticables.

Nous traversons les obstacles qui s'opposent à notre marche, et nous arrivons à l'entrée du No 2, près de la rue Claiborne. Là, la foule est grande également; mais l'espace est plus vaste et la circulation plus facile.

Nous y avons remarqué des tombes fort bien décorées et des noms fort connus, fort respectés, à la Nouvelle-Orléans.

Parmi eux, un assez grand nombre de sociétés et de noms espagnols, qui ont fait leur marque jadis, et qui sont aujourd'hui oubliés. Citons la tombe Barelli, un chef-d'œuvre de sculpture, celles des Miltenberger, des Howard, de Delachaise, des Livadais, des Boulligny, des Planché, des Blache, des Lapeyre, des Bonny.

Partout, une profusion de fleurs et de gracieuses décorations.

Nous arrivons au cimetière St-Louis No 4.

La foule y est compacte. Nous y avons remarqué plusieurs tombes de nos amis inséparables, les Amis des Espérances, les Amis de l'Espérance, la Société de St-Pierre, des Dames de St-André, des Enfants de St-Joseph, etc.

Non sans peine, nous arrivons à la rue Claiborne: nous montons dans la char qui doit nous conduire à la rue de l'Esplanade et nous permet de prendre la ligne qui conduit au Cimetière du Bayou.

C'est au cimetière St-Louis, du Bayou, un des derniers par la date de sa fondation, que nous avons remarqué la plus grande affluence, le plus profond recueillement. Il est vrai que notre bonne fortune nous y a fait arriver au moment des cérémonies religieuses qui s'accomplissent à pareil jour, dans chacun de nos cimetières. C'était le Très Rév. Mignot qui les dirigeait, entouré de tout le clergé de la Cathédrale.

Ce qui explique cet empressement, c'est que, depuis quelques années, bien des disparus, menacés d'expropriation, ont émigré—les morts, paraît-il, émigrent comme les vivants. Ils ont cru trouver dans cette région encore peu habitée, le repos, la solitude, la sérénité dont ils ont si grand besoin, et ils les y ont rencontrés. De là, l'énorme quantité de tombes qui se pressent dans les allées larges et ombreuses de cette ville des morts.

Il nous serait difficile de citer les noms de tous ceux, de toutes celles qui y reposent en paix. Nous nous bornerons à donner une courte liste de tombes, que nous devons à l'obligeance de M. Chaastant, le gardien du cimetière: François Tadjane, Infante, Magnard, Gallier, Trémoulet, Laroussini, Rolland, Tabary, Cabiro, Dabos, Socola, Prudhomme, Lanve (Ulger), Ed. Bernudez, Gauche, Rabouin, Livadais, J. N. Augustin, Denègre, Ledoux, A. L. Tissot, Fuselier, Marquez, Gelpi, Dunbar, Tiblier. N'oublions pas la tombe du Père Turgis, qui est un

des grands ornements de ce cimetière, et qui rappelle tant de souvenirs aussi poignants que glorieux. Il est bien tard. Peu importe. Nous repréons le char et, après plusieurs détours, nous arrivons aux cimetières de la Métairie, la grande cité de la mort, dont les différents cimetières forment en quelque sorte les divers districts.

Nous les parcourons rapidement. Nous apercevons un groupe qui attire nos regards. Tous les deux, les yeux fixés sur une pierre tombale, sont absorbés dans une triste pensée. Le monde extérieur n'existe plus pour eux. Nous respectons cette deuil et nous passons.

Le cimetière des Pompriers est remarquable par sa magnifique avenue. A droite et à gauche, des tombes de famille. Voici la tombe de la Société Suisse; celle de la Société Alsacienne-Lorraine; celle de l'Union Typographique.

Nous apercevons le terre du monument Confédéré, avec sa statue du soldat au repos.

Dans le cimetière Howard, voici le monument de l'armée du Tennessee, avec la statue équestre de Sidney Johnston.

Partout des Sociétés des différents ordres religieux, qui surveillent des orphelins et des orphelines.

Plus loin, les monuments de Spofford, de l'Artillerie de Washington, de l'Armée de la Virginie, avec la colonne de Jackson. Il faudrait une journée pour parcourir cette vaste et princière cité de la mort.

Nous repréons le chemin de la ville, avec plus de fierté encore que de tristesse; car, dans nos étonnantes pérégrinations à travers nos cimetières, nous avons acquis la conviction que la Nouvelle-Orléans n'a rien perdu de sa qualité de cœur et qu'elle se souvient de ses gloires passées, ce qui est une garantie de celles de son avenir.

DE TOUT UN PEU.

Le mariage de la reine Wilhelmine.

On marie de nouveau la jeune reine Wilhelmine. Cette fois-ci, on prétend que, très prochainement, seront annoncées ses fiançailles avec le prince Guillaume de Wied, qui est lieutenant dans la garde prussienne. Il est né le 26 mars 1876 et fils du prince Guillaume de Wied, qui a épousé la princesse Marie des Pays-Bas.

La reine Wilhelmine et sa mère se sont rendues le 26 du mois dernier à Stuttgart pour assister au mariage de la princesse Pauline de Wurtemberg avec le prince héritier Frédéric de Wied, dont le prince Guillaume est le cadet.

Grévy et Samory.

Le vieil alman, qui est aujourd'hui le prisonnier de la France et que les uns appellent l'Attila, les autres le "Napoleon" du Soudan, ne fut pas, on le sait, toujours traité par les français en ennemi.

Les registres de l'année 1884 de la manufacture de Sèvres constatent, en effet, la sortie, à sa destination, de six très beaux vases... et du buste en biscuit de M. Grévy.

L'envoy parvint à l'Alman, qui plaça aussitôt ces présents au milieu des richesses de son trésor... D'ailleurs, pour tout dire la France les lui reprit moins de dix ans après...

En effet, après la prise à la baionnette, en février 1892, de la montagne de Toutou-Kourou, où Samory s'était retranché, les tirailleurs français furent tout surpris de trouver dans les bagages de l'Alman les vases et le buste.

Les microbes dans l'antiquité.

De ce que l'on parle des microbes depuis peu de temps, il ne faudrait pas trop se hâter de conclure que ces intéressants individus sont nés d'hier.

En voici d'ailleurs une preuve historique cueillie dans un passage d'Hérodote, qui a trait à l'expédition de Cyrus contre Babylone.

Oyez plutôt: "Le grand roi ne se met point en campagne qu'il n'ait avec lui beaucoup de vivres et de bétail. On porte aussi à sa suite de l'eau du Choaspes, fleuve qui passe à Suse; le roi n'en boit point d'autres. On la renferme dans des vases d'argent, après l'avoir fait bouillir", et on la transporte à la suite du prince sur des chariots à quatre roues traînés par des mulets, etc..."

Cyrus faisait bouillir son eau avant de la boire, voilà qui ne rajoutait pas les microbes!

La Toussaint.

—Tiens, m'man, v'la cent sous! La moustache pousse, le régiment l'appelle. Pendant qu'il y est, il paraît que ça se gâte. On l'embarque. On le fait marcher, piocher, veiller; il a froid, il a faim, et puis on se bat. Eh bien! puisque les camarades se battent, il se bat. Pour quit pour qu'il quit, est-ce que ça fait? Tout ce qu'il quit, —ou plutôt tout ce qu'il sent, —c'est qu'il est Français; ça suffit, pas vrai?

Au retour, un galon d'or à la manche, une médaille sur la poitrine, il retrouve une fille du pays: —«Nous marions-nous?—J'veux bien!—Combien que t'as?—Autant que toi!»

Total: rien. Si fait: jeunesse et bravoure, envie de vivre! Et pas peur de la besogne.

Ce qui s'ensuit, c'est l'histoire courante du ménage de petites gens. Des hauts, des bas; le chômage, la maladie, qu'on supporte, triomphant de la crise grâce aux privations, au Mont-de-Piété; qu'on aidera quand ce sera son tour d'appeler au secours. Tout cela simplement accepté.

Et puis, les charges qui augmentent: un marmot, un autre... Diablot! Bah! on s'efforce. Le mari travaille davantage. La femme se multiplie: nourricier et ménagère, cuisinant le soper du père tout en donnant le sein au dernier venu, un coup d'œil à la marmite, l'autre à l'ainé des enfants, qui voudrait grimper sur les chaises, tomber, se faire du mal.

—Attends, attends, galopin! Ça lie, ça attache, ces misères subies en commun, en comptant l'un sur l'autre.

On s'aime. Ça rend fort. On s'aime, pas comme autrefois; mais, pour être autrement, on n'en est que meilleur.

Mon Dieu! un malheur à présent. La mère de la femme tombe en paralysie. Qu'en faire? ou la mettre?...

—Ta mère! dit le mari: j'ves la chercher! Il y va. Il la ramène. Pour lui faire place, on se serre, v'la tout. On ne peut pas la jeter au coin de la rue. Les vieux parents, c'est pas des chiens...

Et ça va ainsi. Aux charges nouvelles, le mari, le père, l'homme! s'applique à satisfaire en doublant d'énergie, content de l'intime intuition de faire bien.

Voyons, ça vaut bien qu'une fois mort—mort à la peine, qui sait?—sa sille à la Toussaint porter un brimborion de souvenir à l'endroit où ce brave-là se repose enfin!

Un phénomène? Du tout! C'est la foule, on vous dit. Ces dévouements inconscients, ces abnégations instinctives n'ont pas même d'histoire: c'est banal; ça se passe tous les jours!

Et je suivais ces gens. En entrant dans le cimetière, l'homme ôta son chapeau. On gravit la grande allée qui monte. On cherche une division. Les y voici. Dans la travée étroite, il faut aller un à un. Ils se suivent, cherchant.

On dirait qu'ils ont oublié «où c'est». Non. Mais chaque jour, il se produit des changements qui déroutent. On n'y avait qu'un entourage de bois, un monument s'est élevé. Le nom qui servait de repère a disparu. Ou sont les deux arbres verts qui signalaient le voisinage de grand-papa?

—Avancez, nous y sommes. On se range, afin que le grand-mère soit au milieu, devant. Dame! c'est son homme, encore une fois! C'est elle qu'il a aimée, pourvue, adoptée comme une partie de lui-même.

Elle met son mouchoir par terre, s'agenouille, baise la tête, et l'on dirait qu'elle lui dit quelque chose: un nouveau «Merci» ou «A bientôt».

Pendant ce temps, sa fille souffle un bout de prière aux petits, et l'homme découvre accroche la

PETITES DEFINITIONS

Age. Un vêtement qui n'est jamais fait à notre goût... Petit nous le voudrions grand, grand, nous le voudrions petit.

L'espoir. Le grain de sel qui assaisonne l'insipide potage de la vie.

Dattes. Petit fruit sucré qui nous aide à retenir les hauts faits de l'histoire.

De ce que l'on parle des microbes depuis peu de temps, il ne faudrait pas trop se hâter de conclure que ces intéressants individus sont nés d'hier.

La Toussaint.

—Tiens, m'man, v'la cent sous! La moustache pousse, le régiment l'appelle. Pendant qu'il y est, il paraît que ça se gâte. On l'embarque. On le fait marcher, piocher, veiller; il a froid, il a faim, et puis on se bat. Eh bien! puisque les camarades se battent, il se bat. Pour quit pour qu'il quit, est-ce que ça fait? Tout ce qu'il quit, —ou plutôt tout ce qu'il sent, —c'est qu'il est Français; ça suffit, pas vrai?

Au retour, un galon d'or à la manche, une médaille sur la poitrine, il retrouve une fille du pays: —«Nous marions-nous?—J'veux bien!—Combien que t'as?—Autant que toi!»

Total: rien. Si fait: jeunesse et bravoure, envie de vivre! Et pas peur de la besogne.

Ce qui s'ensuit, c'est l'histoire courante du ménage de petites gens. Des hauts, des bas; le chômage, la maladie, qu'on supporte, triomphant de la crise grâce aux privations, au Mont-de-Piété; qu'on aidera quand ce sera son tour d'appeler au secours. Tout cela simplement accepté.

Et puis, les charges qui augmentent: un marmot, un autre... Diablot! Bah! on s'efforce. Le mari travaille davantage. La femme se multiplie: nourricier et ménagère, cuisinant le soper du père tout en donnant le sein au dernier venu, un coup d'œil à la marmite, l'autre à l'ainé des enfants, qui voudrait grimper sur les chaises, tomber, se faire du mal.

—Attends, attends, galopin! Ça lie, ça attache, ces misères subies en commun, en comptant l'un sur l'autre.

On s'aime. Ça rend fort. On s'aime, pas comme autrefois; mais, pour être autrement, on n'en est que meilleur.

Mon Dieu! un malheur à présent. La mère de la femme tombe en paralysie. Qu'en faire? ou la mettre?...

—Ta mère! dit le mari: j'ves la chercher! Il y va. Il la ramène. Pour lui faire place, on se serre, v'la tout. On ne peut pas la jeter au coin de la rue. Les vieux parents, c'est pas des chiens...

Et ça va ainsi. Aux charges nouvelles, le mari, le père, l'homme! s'applique à satisfaire en doublant d'énergie, content de l'intime intuition de faire bien.

Voyons, ça vaut bien qu'une fois mort—mort à la peine, qui sait?—sa sille à la Toussaint porter un brimborion de souvenir à l'endroit où ce brave-là se repose enfin!

Un phénomène? Du tout! C'est la foule, on vous dit. Ces dévouements inconscients, ces abnégations instinctives n'ont pas même d'histoire: c'est banal; ça se passe tous les jours!

Et je suivais ces gens. En entrant dans le cimetière, l'homme ôta son chapeau. On gravit la grande allée qui monte. On cherche une division. Les y voici. Dans la travée étroite, il faut aller un à un. Ils se suivent, cherchant.

On dirait qu'ils ont oublié «où c'est». Non. Mais chaque jour, il se produit des changements qui déroutent. On n'y avait qu'un entourage de bois, un monument s'est élevé. Le nom qui servait de repère a disparu. Ou sont les deux arbres verts qui signalaient le voisinage de grand-papa?

—Avancez, nous y sommes. On se range, afin que le grand-mère soit au milieu, devant. Dame! c'est son homme, encore une fois! C'est elle qu'il a aimée, pourvue, adoptée comme une partie de lui-même.

Elle met son mouchoir par terre, s'agenouille, baise la tête, et l'on dirait qu'elle lui dit quelque chose: un nouveau «Merci» ou «A bientôt».

Pendant ce temps, sa fille souffle un bout de prière aux petits, et l'homme découvre accroche la

La Toussaint.

—Tiens, m'man, v'la cent sous! La moustache pousse, le régiment l'appelle. Pendant qu'il y est, il paraît que ça se gâte. On l'embarque. On le fait marcher, piocher, veiller; il a froid, il a faim, et puis on se bat. Eh bien! puisque les camarades se battent, il se bat. Pour quit pour qu'il quit, est-ce que ça fait? Tout ce qu'il quit, —ou plutôt tout ce qu'il sent, —c'est qu'il est Français; ça suffit, pas vrai?

Au retour, un galon d'or à la manche, une médaille sur la poitrine, il retrouve une fille du pays: —«Nous marions-nous?—J'veux bien!—Combien que t'as?—Autant que toi!»

Total: rien. Si fait: jeunesse et bravoure, envie de vivre! Et pas peur de la besogne.

Ce qui s'ensuit, c'est l'histoire courante du ménage de petites gens. Des hauts, des bas; le chômage, la maladie, qu'on supporte, triomphant de la crise grâce aux privations, au Mont-de-Piété; qu'on aidera quand ce sera son tour d'appeler au secours. Tout cela simplement accepté.

Et puis, les charges qui augmentent: un marmot, un autre... Diablot! Bah! on s'efforce. Le mari travaille davantage. La femme se multiplie: nourricier et ménagère, cuisinant le soper du père tout en donnant le sein au dernier venu, un coup d'œil à la marmite, l'autre à l'ainé des enfants, qui voudrait grimper sur les chaises, tomber, se faire du mal.

—Attends, attends, galopin! Ça lie, ça attache, ces misères subies en commun, en comptant l'un sur l'autre.

On s'aime. Ça rend fort. On s'aime, pas comme autrefois; mais, pour être autrement, on n'en est que meilleur.

Mon Dieu! un malheur à présent. La mère de la femme tombe en paralysie. Qu'en faire? ou la mettre?...

—Ta mère! dit le mari: j'ves la chercher! Il y va. Il la ramène. Pour lui faire place, on se serre, v'la tout. On ne peut pas la jeter au coin de la rue. Les vieux parents, c'est pas des chiens...

Et ça va ainsi. Aux charges nouvelles, le mari, le père, l'homme! s'applique à satisfaire en doublant d'énergie, content de l'intime intuition de faire bien.

Voyons, ça vaut bien qu'une fois mort—mort à la peine, qui sait?—sa sille à la Toussaint porter un brimborion de souvenir à l'endroit où ce brave-là se repose enfin!

Un phénomène? Du tout! C'est la foule, on vous dit. Ces dévouements inconscients, ces abnégations instinctives n'ont pas même d'histoire: c'est banal; ça se passe tous les jours!

Et je suivais ces gens. En entrant dans le cimetière, l'homme ôta son chapeau. On gravit la grande allée qui monte. On cherche une division. Les y voici. Dans la travée étroite, il faut aller un à un. Ils se suivent, cherchant.

On dirait qu'ils ont oublié «où c'est». Non. Mais chaque jour, il se produit des changements qui déroutent. On n'y avait qu'un entourage de bois, un monument s'est élevé. Le nom qui servait de repère a disparu. Ou sont les deux arbres verts qui signalaient le voisinage de grand-papa?

—Avancez, nous y sommes. On se range, afin que le grand-mère soit au milieu, devant. Dame! c'est son homme, encore une fois! C'est elle qu'il a aimée, pourvue, adoptée comme une partie de lui-même.

Elle met son mouchoir par terre, s'agenouille, baise la tête, et l'on dirait qu'elle lui dit quelque chose: un nouveau «Merci» ou «A bientôt».

Pendant ce temps, sa fille souffle un bout de prière aux petits, et l'homme découvre accroche la

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

Amusements.

—Attendez dit le grand-mère. Et, embrumant au tombeau de «son» homme quelques unes des fleurs apportées, elle partagea au profit de l'abandonnée...

—Tout est possible.

—Mais s'il est innocent, il pourrait toujours fournir un alibi.

—Voilà. Il n'a pas voulu ou pas pu.

—Oui, j'ai vu dans les journaux qu'il s'agissait d'une femme.

—C'est la raison qu'on a supposée. .... car lui le nie.

—Mais cette femme, si femme il y a, sait le crime dont on l'accuse?

—Evidemment.

—Elle se ferait connaître si elle l'aime. Elle ne le laisserait pas condamner.

—C'est ce que j'ai pensé.... Mais je n'ai vu personne.

—Dans tous les cas, fit le médecin, vous ne voyez aucun inconvénient à ce qu'on le conduise auprès de sa mère?

—Aucun, et je vais donner les ordres nécessaires; quand voulez-vous qu'on vous l'amène?

—Mais le plus tôt sera le meilleur... Aujourd'hui, si c'est possible...

—Eh bien! préparez la mère. Elle verra son fils aujourd'hui.

—Je vous remercie, mons